

S'il en est beaucoup, même parmi nous, qui semblent ne pas se faire une idée juste de la gravité de ce danger, personne, que nous sachions, n'ose contester que le danger existe. La mauvaise foi et l'ignorance seules pourraient expliquer une telle prétention ; car deux minutes de réflexion suffisent pour convaincre quiconque est de bonne foi, que ce péril n'est que trop réel, ici comme ailleurs. Nous disons, ici comme ailleurs, car nous ne voyons pas en vertu de quel principe notre pays pourrait revendiquer une espèce d'inviolabilité, et compter sur ce qui serait un véritable miracle pour se croire complètement à l'abri des maux qui en rongent tant d'autres. D'ailleurs, l'enseignement de notre Episcopat est unanime à admettre et à signaler ce danger.

Nous concédons bien volontiers qu'il n'existe pas et n'exerce pas de ravages parmi nous dans la même mesure que chez d'autres peuples, mais les faits ne nous permettent pas de concéder davantage. — Nous marchons, en ceci comme dans tout le reste, d'un pas plus lent, il est vrai ; mais tout de même, nous marchons certainement. Bien aveugles sont ceux qui ne s'en aperçoivent pas !

Oui, bien aveugles sont ceux qui ne s'en aperçoivent pas ! lorsqu'il suffit, pour constater ce fait, de mettre le passé et le présent en regard. Nous avons souvenance du temps où le journal le plus en vogue du district de Québec, comptait un nombre d'abonnés que les publications les moins favorisées atteignent assez facilement aujourd'hui. Les livres étaient rares et se vendaient au prix de l'or, à cette époque ; abstraction faite de la classe professionnelle et quelque peu instruite, personne à peu près ne lisait.

Mais les choses ont bien changé depuis ce temps. Le nombre des journaux a décuplé dans les grandes villes, et la plupart des chefs-lieux ont leur organe local. Les librairies se sont multipliées, et les livres abondent, presque au prix du marché de Paris, grâce au développement des relations

commerciales et à la facilité des communications postales. Aussi, il sera bientôt vrai de dire que toute notre population lit, et que le nombre de ceux qui reçoivent au moins un journal est légion.

C'est donc un fait certain, comme le prouvent ces données, que le goût de la lecture est en train de se généraliser parmi nous.

Le clerge, sans trop s'en douter peut-être, a contribué dans une large mesure à faire naître le goût de la lecture par la création des bibliothèques paroissiales. Jusque là, ce goût était resté à l'état latent chez la masse, et ce n'est qu'à dater de ce moment qu'il a commencé à se développer d'une manière tangible. C'est encore là un fait qui honore grandement notre clergé ; mais sa tâche, bien loin d'être terminée, ne fait pour ainsi dire que commencer. Mair-tonant, il lui est permis moins que jamais de se désintéresser d'un mouvement auquel il a non seulement le mérite, mais aussi la responsabilité d'avoir donné le branle ; d'un mouvement auquel il est important de conserver une saine direction, si on ne veut pas qu'il devienne pour nous un élément actif de dissolution ; car les dangers grandissent en raison directe de la propagation de ce mouvement.

“ Trop souvent, continue le mandement que nous avons déjà cité, l'on voit dans les journaux des feuilletons et des romans de la pire espèce. ” Oui, trop souvent, certains de nos journaux se rendent coupables de ces méfaits ; et, règle générale, les romans qu'ils reproduisent sont répréhensibles par quelque endroit, bien qu'à des degrés divers.

Nous voulons bien croire qu'on n'agit pas ainsi intentionnellement et de dessein prémédité, mais le fait n'en est pas moins regrettable et inexplicable. La plupart de ces journaux sont politiques, et maintenus par le patronage des gouvernements ; pourquoi alors allécher les lecteurs par des moyens immoraux. ” Chaque fois qu'ils sont dénoncés, ils plaident ignorance, ou négligence d'un employé subalterne. Très